LES HISTOIRES DE FRANCE

par France ROCHE

Je sais bien que je ne devrais pas parler de mes affaires privées dans ces colonnes publiques; mais j'éclate. Je ne pense qu'à lui. Je l'aime, quoi ! Lui, d'ailleurs, s'en fout et quand je me précipite pour le serrer dans mes bras, il se met à me bâiller au nez. Quand je le caresse, il me grille. Je vis un calvaire et je n'ai même pas la possibilité d'entretenir le moindre espoir. Cocteau a beau lui écrire des lettres d'amour, Karoun (c'est un des plus beaux chats de l'Exposition féline), ne lui a pas encore adressé un « miau » aimable.

Il n'y a pas de raison qu'il fasse mieux pour moi qui ne suis pas Cocteau.

Dialogues de bêtes

S. E. Duff Cooper, elle (on dit excellence, mes amis) sait ce que c'est qu'un « miaou » aimable.

A Cannes, cet été, il habitait, au Carlton, la chambre voisine de celle d'Alice Carlo-Rim, la femme du scénariste-dialoguiste-metteur-en-scène (oui !) bien connu. Alice Carlo-Rim chante dans son bain. S. E. Duff Cooper aime la plaisanterie ; un matin, il aboie.

Alice Carlo-Rim lui répond « miaou » et une idylle « ouah ! ouah ! miaou ! » s'établit de part et d'autre du mur. Puis un jour on présente, entre un consul et un général, à S. E. : Mme Alice Carlo-Rim. Duff Cooper de faire « ouah ! ouah ! » du ton de la super-amabilité et Alice Carlo-Rim de lui répondre un « miaou » confus et flatté.

Le consul et le général croient encore maintenant que la carrière d'Excellence est bien éprouvante pour l'équilibre nerveux.

L'inutile et l'agréable

Pour Alice Carlo-Rim, rien que de très normal, on sait bien que ces dames de cinéma... Au fait, le cinéma devient la dernière conquête de l'impérialisme féminin.

Vous savez (mais non, vous ne le savez pas), que dans « Orphée » Cocteau a transposé le mythe antique d'Orphée arrachant Eurydice aux Bacchantes, en imaginant un héros qui arrache une femme à une boîte de nuit, compartiment de dames seules (type « Carrolls »).

C'est Greco qui joue le rôle de la patronne Aglaonice et Anne-Marie Cazalis son amie de cœur (elle débute ainsi dans le cinéma mieux car elle n'a pas un mot à prononcer).

Dans « Huis clos » Marcel Pagliero, qui a enfin décidé Sartre à laisser adapter sa pièce telle qu'elle est, donnera de même rôle de féministe convaincue à Ginette Leclerc (son amie sera Anne-Marie Cazalis).

Enfin Jacqueline Audry a acheté les droits du roman « Olivia », film de passions brûlantes dans un pensionnat de jeunes filles (et pas un mâle dans la distribution).

Il n'en faudra pas plus pour créer la mode.

Philippe Hériat nous ayant appris, l'an dernier, qu'on n'avait pas besoin de monsieur pour faire « Bébé », je vois très bien la mine d'or qui s'offre devant tous les scénaristes.

Pour la vie privée, mesdames, si vous êtes traditionalistes, vous pourrez garder vos maris. Si la parthénogenèse les déclare inutiles, elle n'a pas dit qu'il n'étaient pas agréables.

Pour en revenir à Jacqueline Audry, Radio-Moscou a parlé de son film « Gigi », pour déclarer que c'était une peinture exacte des mœurs pourrissantes du capitalisme. Jacqueline Audry est quand même satisfaite.

Des comptes un peu justes

Le décorateur Wakevitch, lui, ne l'est pas. Il avait été pressenti en son temps et amène ses maquettes au directeur du théâtre.

— Quel talent ! fait le directeur.

Wakevitch lui montre le devis.

— Quelle imprudence ! fait le directeur (mais sur un autre ton). Chez moi, monsieur, quand on fait des décors, on ne parle pas d'argent.

Reggiani qui devait jouer le rôle du héros de la pièce (nihiliste russe 1906) a eu aussi l'inconvenance de parler chiffres.

C'est Marc Cassot — moins fort en mathématiques sans doute — qui vint répéter le rôle le lendemain.

Malheureusement Albert Camus tient beaucoup à Reggiani, qui tient beaucoup à être payé.

L'atmosphère des répétitions est tout juste cordiale. La pièce s'appelle d'ailleurs « Les Justes », en toute justice.

La pudeur à 300 dollars

Jean Kiepura a eu un procès avec son impresario.

Il lui avait emprunté 300 dollars. Et il n'avait pas envie de les rendre. L'impresario a fait prononcer un jugement de « saisie foraine ». La saisie foraine consiste à saisir les chemises, les cravates et les costumes des débiteurs.

Jean Kiepura a préféré rester habillé, et a sauvegardé sa pudeur et ses sous-vêtements, moyennant les 300 dollars en question.

Depuis l'impresario et Kiepura sont redevenus amis comme... « dos et chemise ».

Pour aborder des sujets plus élevés, Jean Delannoy, protestant, Jean Aurenche, protestant ardéchois, et Pierre Bost, fils de pasteur, font avec Pierre Fresnay, protestant, un film catholique : « Dieu a besoin des Hommes ».

Cette équipe réformée reviendra quand même à ses origines religieuses. Une « Vie de Martin Luther », sur la vie du célèbre réformiste (le dictionnaire dit : 1483-1546).

Pierre Fresnay devra grossir de dix kilos, car Martin Luther avait de bonnes joues.

Comme l'un des auteurs racontait son projet à un critique littéraire, le critique l'interrompit d'un ton de blâme.

— Vous, mon cher, écrire un film musical ?

Il pensait à Claude Luter, clarinettiste.

Jeux dangereux

Depuis, ce critique littéraire a pour surnom « Pas si bête ». Car la dernière mode est au surnom (c'est la dernière depuis que la mode a été inventée par un certain serpent). Il s'agit de baptiser ses amis, ses ennemis, les cinémagnats, les starlettes et sa petite famille du nom d'un film.

C'est ainsi que le metteur en scène, Louis Daquin, qui a quelque chose de Cyrano, s'est vu appeler « Le Grand Falcon ». Fernandel : « Tournez chevaux de bois ». André Berthomieu qui préfère le commerce à l'art pur : « La race vers l'or ». Mauriac : « Quatre pas dans les nuages ». Greta Garbo : « Manèges ». Maurice Goudeket (mari de Colette) : « Ma femme est un grand homme », Marcel Déat : « Au delà des grilles », Cécile Sorel (qui écrit ses Mémoires) : « Maintenant on peut le dire », et enfin vous mettrez les noms vous-mêmes : un mari empoisonné : « Ma Femme est une sorcière », et une charmante demoiselle : « Si ça peut vous faire plaisir ».

Il paraît que mes amis m'ont trouvé un surnom. Mais croyez-moi si vous voulez, ils n'ont pas voulu me le dire. Je me demande bien pourquoi ?

FRANÇOISE GIROUD : Jacques Fath est un farfelu qui fait (tout de même) 270 millions de chiffre d'affaires par an

Si je vous parle aujourd'hui de Jacques Fath, ce n'est pas parce qu'il fait de jolies robes. Paris compte une vingtaine de couturiers qui en font aussi.

Mais l'histoire de ce jeune homme blond et gai auquel le fameux magazine américain « Life » (huit millions de lecteurs) vient de consacrer huit pages, est de celles qui peuvent donner du courage à tous ceux qui ont « quelque chose dans le ventre » et rien dans les poches.

C'est une histoire morale comme une fable où aucune fée, aucun miracle n'est intervenu, mais seulement un mélange normalement dosé de travail et de chance.

Pauvre et sans vocation impérieuse à vingt ans, Jacques Fath est, à trente-huit ans, un homme très riche, connu dans les deux continents, qui tutoie les duchesses, embrasse les stars, reçoit les grandes héritières, dépense un million en champagne par an. C'est aussi un homme heureux.

Il n'a pas encore perdu la tête, et tout porte à croire qu'elle est solidement fixée sur ses larges épaules, en dépit des apparences et d'une légende de « farfelu » qu'il entretient soigneusement comme tout ce qu'il fait.

Mais les farfelus font rarement 270 millions de chiffre d'affaires dans l'année (dont 80 % provenant de l'exportation).

Bientôt, sur tous les murs de l'Amérique, on lira : « Buvez le whisky X comme Jacques Fath... Ecrivez avec le stylo Z comme Jacques Fath... ».

L'idole est un grand garçon leste, fils d'un courtier d'assurances. Il a toujours eu du goût, et fait à douze ans des scènes à sa mère et à sa sœur aînée parce qu'elles ne sont pas habillées comme il le voudrait. Mais quand on dit : « Ma parole, ce garçon devrait être couturier... » sa mère hausse les épaules : le bon goût est trop répandu en France pour qu'il y ait de quoi s'extasier quand un jeune homme en fait preuve.

Lorsqu'un papa bourgeois ne sait pas exactement quoi faire de son grand fils, il l'envoie généralement aux Hautes Etudes commerciales. M. Fath laisse le sien à l'Institut commercial de Vincennes. Quand les bilans, les traites, les agios et les chiffres n'ont plus de secrets pour lui, Jacques Fath entre à la Bourse comme comptable, y reste deux ans, et économise âprement tout ce qu'il gagne. Service militaire, et voilà sur le pavé de Paris, en 1937, un jeune homme de plus avec des idées, de l'ambition, des rails familiaux sur lesquels il refuse de rouler et trois cent mille francs d'économies.

2 pièces, 10 ouvrières, 20 modèles

Son goût inné, ses dons de coloriste se sont affirmés. Il loue deux pièces rue La Boétie et fait, avec dix ouvrières, sa première collection : 20 modèles.

Ce n'est ni un succès ni un échec : c'est un petit couturier de plus. Il y en a soixante mille en France. Il a de l'invention, mais il n'a pas de métier.

Des ancêtres flamands, alsaciens, anglais, lui ont donné aussi un type physique assez peu commun pour que le metteur en scène de *Prisons sans barreaux*, Léonide Moguy, le remarque, lui conseille de prendre des leçons d'art dramatique et l'envoie chez l'actrice Eve Francis.

Le résultat est assez inattendu : Jacques Fath ne devient pas bon comédien, mais Eve Francis se commande des robes chez lui. Elle lui enseigne *Le Cid*. Il lui fait des tailleurs.

Il rencontre au cours une très jolie fille qui ressemble comme une sœur à Carole Lombard, qui pose pour les magazines, et qui a, elle aussi, des ambitions cinématographiques. Coup de foudre. Mariage. Geneviève Boucher a été la secrétaire de Chanel, et elle a ce don de l'élégance qui exaspère les riches étrangères quand elles voient dans la rue trotter une petite Française.

Jacques Fath et sa « Biquette » oscillent un temps entre le cinéma et la couture. Mais le cinéma les dédaigne et la couture leur sourit.

Quand des amis le présentent à Marcel Rochas, dans un restaurant, Jacques Fath est tellement ému qu'il s'évanouit dans son potage.

Pourtant, en 1939, sa maison marche gentiment, lorsqu'il doit abandonner le satin et les velours pour le drap kaki des soldats de deuxième classe. Il revient avec la croix de guerre avec palmes et trouve une ville bouleversée où l'argent coule à flots.

C'est l'âge d'or de la couture.

Jacques Fath en sort avec une maison solidement établie avenue Pierre-Ier-de-Serbie, un magnifique appartement cours Albert-Ier, un petit garçon Philippe, dit « Le Biquet », et une profonde connaissance de la technique de son métier.

Mais l'après-guerre brasse de nouveau la clientèle des grandes maisons. Les crémières retournent à leur crèmerie, les Parisiennes retournent à leurs petites couturières, les étrangères se sont passées pendant cinq ans de la mode de Paris et essayent de continuer. Reste la clientèle des Françaises élégantes et riches : elle se réduit chaque jour. Inutile, je pense, de vous raconter pourquoi.

Dans la lutte qui oppose les couturiers pour l'attirer, Jacques Fath est mal placé : ses robes sont voyantes, un peu excentriques, un rien vulgaires... Des robes pour étrangères, dit-on à Paris.

C'est bien aux étrangères, en effet, qu'il les destine parce qu'il prétend, avec son obstination naturelle, atteindre la clientèle des manufacturiers américains.

Il crée ce qu'il croit être des modèles pour l'Amérique. Et il se trompe. Les Américaines ne cherchent pas à Paris ce qu'on sait faire chez elles, mais ce qui porte précisément la marque de la France. Il se trompe et piétine jusqu'au jour où il va en Amérique. Là, il comprend.

Et à son retour en France, il présente une collection presque sage et de grande allure qui le classe d'un bond parmi les premiers. Il a trouvé son style. Les Françaises approuvent, les Américains accourent.

"Avec lui, la mode devient drôle"

Il y a cent personnes à Paris et cent personnes à New-York — acheteurs, journalistes, femmes du monde réputées pour leur élégance — sans l'approbation desquelles, un couturier ne peut pas s'imposer. Deux cents personnes en tout qui sont surmenées, accablées de travail ou de sollicitations et littéralement écœurées par la couture. Quand on avale tous les six mois vingt collections au moins de cent modèles, soit quatre mille robes, on rêve de vivre en pagne.

De ces fastidieuses présentations, Fath fait une sorte de spectacle somptueux qu'il plonge chaque fois d'une trouvaille. De ses relations d'affaires, il fait des amis qu'il invite à deux grands bals et à vingt petits par an. De quelques Parisiennes élégantes et sans gros moyens, il fait ses meilleurs agents de publicité en leur prêtant des robes, en leur faisant des prix.

Dans un monde blasé qui souffre de l'ennui, il apporte son rire énorme, son optimisme déchaîné, son goût du plaisir, du jeu, son désordre, une cordialité gentille et au fond, très au fond, une grande simplicité. Et tout cela fait dire aux Américains : « *Avec lui, la mode devient drôle...* »

Ses collaborateurs le respectent et l'aiment parce qu'il travaille dix heures par jour, parce qu'il a commencé à zéro, parce qu'il sait son métier, parce qu'il a bon cœur.

Ses acheteurs l'aiment parce qu'il donne l'impression de travailler en s'amusant, si bien qu'il finit par les amuser. Et c'est une rude entreprise !

New-York l'attendait avec curiosité. Qu'allait-il inventer pour ne pas être effacé par la puissante personnalité de Dior ? Il a inventé de venir avec sa femme, de promener à travers toutes les grandes villes d'Amérique l'image même de la Parisienne élégante, telle que rêvent de l'être des millions de femmes.

Mais il l'a laissée s'habiller comme elle en avait envie, sans ostentation, sans originalité excessive, sans dire : « *Regardez, je suis Mme Fath...* »

Le plus grand manufacturier américain, Joseph Halpert, spécialiste des « robes prêtes à porter », est venu cet *été* chercher Fath à Paris en lui disant : « Je peux faire de vous en cinq ans l'homme le plus riche d'Europe ». Fath est parti avec sa première. Là-bas, il a trouvé un atelier de dix ouvrières et a créé en un mois et demi quarante modèles de robes minutieusement mises au point qui vont être maintenant manufacturées en grande série. Il a pris un arrangement analogue avec des manufactures de manteaux, de tailleurs, de chapeaux, de bijoux. Ses modèles américains sont un peu différents des français pour des raisons assez curieuses. L'hiver, les maisons américaines sont littéralement surchauffées, ce qui interdit pratiquement l'usage des gros jainages. Par contre, l'été, la chaleur intolérable dans la rue est inconnue dans les appartements à air conditionné.

Le homard grillé au radar

D'Amérique, il rapporte encore un sujet d'étonnement : le restaurant où l'on mange un homard grillé en soixante secondes par radar.

En douze ans, l'ancien comptable est devenu l'un des visages les plus connus de Paris. Il est, avec sa femme, de toutes les fêtes, de toutes les générales. Mais, derrière le personnage mondain qui fréquente chez Ali Khan, qui dîne chez Maxim's et qui se débrouille pour que nul n'en ignore, il y a un homme qui travaille dur, qui dort à peine six heures par nuit, qui déjeune d'un sandwich et qui s'écroule sur son lit de satin le vendredi soir pour n'en plus sortir avant le lundi matin, parce qu'il est fourbu.

La Biquette attend patiemment qu'il se réveille en priant Le Biquet de ne pas déranger papa en jouant de la trompette, et elle en profite pour traîner pieds nus dans sa maison, enroulée dans la plus vieille robe de chambre de son mari. Ne pas s'habiller, c'est sa façon à elle de se reposer. *Life* a eu l'imprudence de lui demander : « *Si une femme pouvait commander tout ce dont elle a envie, où son appétit serait-il enfin apaisé ?* »

Elle a pris un crayon, elle a noté : robes du soir... tailleurs... manteaux... Elle a compté et elle est arrivée à un total de 65 pièces pour un an. Au prix où son mari les vend, le tout représenterait environ sept millions.

Mais si un homme se déclarait prêt à tenter l'expérience et à payer à une femme 65 robes cette année pour voir si elle rêvera encore d'une soixante-sixième, Jacques Fath lui fera peut-être un prix. Qu'il se fasse connaître !

Mme et M. Jacques Fath

Les points sur les i

Comme la Gaine Scandale est la plus ancienne et la plus répandue, certaines personnes mal renseignées croient que le nom de Scandale est celui de toutes les gaines en Tulle élastique. Mettons les points sur les i : il existe beaucoup de gaines élastiques, mais il n'existe qu'une fabrication Scandale, ayant toutes les qualités de cette marque. Méfiez-vous des apparences et des imitations plus ou moins grossières, et retenez bien ceci : la Gaine Scandale porte cousue à l'intérieur la griffe tissée au nom de "Scandale". Exigez donc de la gaine qu'on vous présente la marque tissée "Scandale" et si cette marque de garantie fait défaut, dites à votre vendeuse :

SÉRIE 400
4 fils
6.100 Frs

NON ! NON ! JE N'EN VEUX PAS D'AUTRE
JE VEUX UNE

Scandale

LA GAINE SCANDALE
NE COUTE PAS PLUS
CHER QU'UNE GAINE ORDINAIRE
à partir de 2.400 Frs

Pub. M. NOIRCLERC
PARIS — N° 975

VENTE EN GROS : La Gaine Scandale • LYON (Rhône)

Complément indispensable de la Gaine Scandale : LE SOUTIEN-GORGE SCANDALE en voile de nylon